



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[M - O]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

MAU

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60973](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60973)

MAUBERT, voyez GOUVEST de Maubert.

MAUCHARD, (Burchard-David) né à Marbach en 1696, devint médecin du duc de Wurtemberg, & professeur en médecine, en chirurgie & en anatomie à Tubinge, où il mourut le 11 avril 1752, avec une réputation distinguée. On a de lui un grand nombre de *Theses de Médecine* estimées. Voyez ST.-YVES.

MAUCOMBLE, (Jean-François-Dieudonné de) officier dans le régiment de Ségur, né à Metz en 1735, quitta l'état militaire pour cultiver la littérature. Il donna une Tragédie bourgeoise, qui n'eut pas de succès, & ensuite deux mauvais Romans. Il est encore auteur d'un *Abrégé de l'Histoire de Nîmes*, in-8° : compilation pleine de tableaux passionnés, en faveur du Calvinisme. Ces ouvrages ne sembloient pas devoir lui mériter les éloges qu'on lui donne dans le *Nécrologe François*. Une maladie de poitrine termina les jours de cet écrivain en 1768.

MAUCROIX, (François de) né à Noyon en 1619, chanoine de l'église de Rheims, fréquenta d'abord le barreau; mais dégoûté de la sécheresse de la jurisprudence, il se livra à la belle littérature. Il mourut à Rheims en 1708, à l'âge de 90 ans. Sa vieillesse fut celle d'un philosophe chrétien, qui jouit des biens que lui accorde la Providence & supporte les maux, en attendant patiemment un sort meilleur. On a de lui plusieurs traductions écrites d'un style pur, mais languissant. Les principales sont : I.

Celle des *Philippiques* de Démosthenes. II. De l'*Euthydemas*, Dialogue de Platon. III. De quelques *Harangues* de Cicéron. IV. Du *Rationarium Temporum* du P. Petau, Paris, 1683, 3 vol. in-12. V. De l'*Histoire du Schisme d'Angleterre*, par Nicolas Sanderus. VI. Des *Homélies de S. Jean-Chrysostome* au peuple d'Antioche, 1681, in-8°. VII. du traité de Lactance, *De Morte persecutorum*. VIII. Des *Vies des cardinaux Polus & Campege*, 1675 & 1677, 2 vol. in-12. Maucroix étoit très-lié avec Boileau, Racine, & sur-tout avec la Fontaine. Cette union l'engagea de donner avec ce fabuliste, en 1685, en 2 vol. in-12, un Recueil d'*Œuvres diverses*. On donna aussi en 1726 les *Nouvelles Œuvres* de Maucroix. On y trouve des poésies qui manquent d'imagination & de coloris, mais qui ont du naturel & de la naïveté.

MAUDEN, (David de) théologien, né à Anvers en 1575, fut prévôt de Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, & doyen de S. Pierre de Breda. Il mourut à Bruxelles en 1641, dans sa 66e. année. On a de lui, en latin : I. Une *Vie de Tobie*, intitulée : *Le Miroir de la Vie morale*, Anvers, 1631, in-fol. II. Des *Discours moraux sur le Décalogue*, Louvain, 1625, in-fol. III. *Apologie des Monts de piété*, Louvain, 1627, in-4°. IV. *L'Alethologie, ou Explication de la vérité*, Bruxelles, 1635, in-4°. Cette vérité ne regarde qu'un point historique assez peu important.

MAUDUIT, (Michel) prêtre de l'Oratoire, né à Vire en Normandie, mort à Paris en

1709, à 75 ans, professa les humanités dans sa congrégation avec succès. Il se consacra ensuite à la chaire & aux missions. Après avoir rempli dignement ce ministère, il donna plusieurs ouvrages au public. Les principaux sont: I. *Traité de la Religion contre les Athées, les Déistes & les nouveaux Pyrrhoniens*; livre solide, dont la meilleure édition est de 1698. II. *Les Psaumes de David*, traduits en vers françois, in-12. La vérification en est foible & incorrecte. III. *Des Mélanges* de diverses *Poësies*, en 1681, in-12: recueil mêlé de bon & de mauvais. IV. *Des Analyses des Evangiles*, 4 vol. in-12; des *Actes des Apôtres*, 2 vol.; des *Epîtres*, 2 vol.; de l'*Apocalypse*, 1 vol.; à Paris, Rouen & Lyon; avec des *Dissertations* qui sont très-recherchées aujourd'hui, & qui ont été réimprimées à Toulouse avec quelques changemens. Ces *Analyses* prouvent l'esprit d'ordre, le jugement & le savoir de l'auteur; on lui reproche cependant, non sans fondement, d'avoir recherché plutôt la subtilité que la solidité, & d'avoir souvent adopté les sentimens qui ne pouvoient lui plaire que parce qu'ils étoient nouveaux. Il s'appesantit sur des détails inutiles, en faveur de quelque point d'érudition très-indifférent au résultat de la chose; & n'hésite point à critiquer non-seulement la Vulgate, mais encore l'opinion commune des Interprètes & des Peres, en leur opposant quelque subtilité grammaticale grecque ou hébraïque. V. *Méditations* pour une retraite ecclésiastique de dix jours, in-12.

VI. *Dissertation sur la Goutte*, 1689, in-12.

MAUGIS, (Joseph) né à Namur en 1711, entra dans l'ordre de S. Augustin, où il se distingua par sa piété & son savoir. Il enseigna avec réputation la théologie dans l'université de Louvain, où il mourut en 1780. On a de lui plusieurs *Dissertations* imprimées, & des *Traités* manuscrits.

MAUGRAS, (Jean-François) Parisien, prêtre de la Doctrine Chrétienne, enseigna avec succès les humanités dans les collèges de sa congrégation. Les chaires de Paris retentirent ensuite de son éloquence. Il se signala sur-tout par ses instructions familières; mais l'ardeur extrême avec laquelle il se livra à ce saint exercice, lui causa un crachement de sang, dont il mourut en 1726, à 44 ans. On de lui: I. *Des Instructions chrétiennes, pour faire un saint usage des afflictions*, en 2 petits vol. in-12. II. *Une Instruction chrétienne sur les dangers du luxe*. III. *Quatre Lettres, en forme de consultation, en faveur des pauvres des paroisses*. IV. *Les Vies des deux Tobies, de Ste. Monique & de Ste. Genevieve; avec des Reflexions à l'usage des familles & des écoles chrétiennes*, &c. Une piété tendre & éclairée, une douceur & une modestie peu communes, étoient les vertus qui distinguoient le P. Maugras dans le monde. On les retrouve dans ses ouvrages.

MAUGUIN, (Gilbert) président de la cour des monnoies de Paris, publia contre le P. Sirmond, une *Dissertation intitulée: Vindiciae Prædestinationis*

& *Gratiæ*, qu'on trouve dans le Recueil publié à Paris en 1650, 2 vol. in-4°, sous ce titre : *Veterum Scriptorum qui in IX^o sæculo de Gratiâ scripsere, Opera* (voy. QUATREMAIRE). Il y soutient que Gotescalc n'a point enseigné l'hérésie prédestinatoire. L'auteur n'a pas raison, mais il n'a rien oublié pour l'avoir (voyez GOTESCALC). Ce magistrat mourut en 1674, dans un âge fort avancé.

MAULÉON, (Auger de) sieur de Grenier, ecclésiastique, natif de Bresse, se fit connoître au 17^e. siècle, par l'édition des *Mémoires de la reine Marguerite*, Paris, 1628; de ceux de M. de Villeroi; des *Lettres du cardinal d'Ossat*, &c. Il fut reçu de l'académie françoise en 1635; mais on l'en retrancha l'année suivante.

MAUNOIR, (Julien) né en Bretagne en 1606, entra chez les Jésuites, où il se distingua par les missions qu'il fit dans sa patrie depuis 1640 jusqu'en 1683. Epuisé de travaux & de fatigues, il mourut saintement à Plevin en Bretagne, âgé de 77 ans. Le P. Boschet, son confrere, a écrit sa vie sous ce titre : *Le parfait Missionnaire*, in-8°.

MAUPEOU, (N. de) chancelier de France, célèbre sous le regne de Louis XV, surtout à l'époque où ce monarque fit enfin justice des parlemens, est mort au mois d'août 1792, dans sa terre en Normandie. La paisible & heureuse obscurité où il a vécu depuis sa disgrâce, la fermeté avec laquelle il a constamment refusé de rendre les sceaux à moins qu'on ne lui fit son procès, condition qu'on n'a osé accepter, & l'acharne-

ment avec lequel le parti philosophique l'a dénigré, honorent sa mémoire. Quelque jugement qu'on porte de sa conduite dans l'affaire des parlemens, il est très-apparent que si son ouvrage eût subsisté, la révolution n'auroit pas eu lieu; & que l'opération par laquelle Louis XVI l'a anéanti, est la première des fausses démarches de ce bon mais inconsideré prince, & comme l'anneau de la chaîne des autres.

MAUPERTUIS, (Pierre-Louis Moreau de) né à St. Malo en 1698, d'une famille noble, montra dès sa jeunesse beaucoup de penchant pour les mathématiques & pour la guerre. Il entra dans les mousquetaires en 1718, & donna à l'étude le loisir que lui laissoit le service. Après avoir passé 2 années dans ce corps, il obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de la Roche-Guyon; mais il ne la garda pas long-tems. Son goût pour les mathématiques l'engagea à quitter la profession des armes, pour se livrer entièrement aux sciences exactes. Il remit sa compagnie, & obtint une place à l'académie des sciences en 1723. Quatre ou cinq ans après, le desir de s'instruire le conduisit à Londres, où la société royale lui ouvrit ses portes. De retour en France, il passa à Bâle pour converser avec les freres Bernoulli, l'ornement de la Suisse. Des connoissances nouvelles, & l'amitié de ces deux célèbres mathématiciens furent le fruit de ce voyage. Sa réputation & ses talens le firent choisir en 1736, pour être à la tête des académiciens que Louis XV envoya

dans le nord pour déterminer la figure de la terre. Il fut le chef & l'auteur de cette entreprise, exécutée avec beaucoup de diligence, quoique le succès ne répondit pas tout-à-fait aux espérances qu'on en avoit conçues (*voyez CONDAMINE*). Le prince royal de Prusse devenu roi, l'appella auprès de lui pour lui confier la présidence & la direction de l'académie de Berlin. Ce monarque étoit alors en guerre avec la reine de Hongrie, Maupertuis en voulut partager les périls : il s'exposa à la bataille de Molwits, fut pris par les hussards. Sa captivité ne fut ni dure ni longue. Dès qu'il fut mis en liberté, il partit pour la France; puis retourna en Prusse, où il ne fut pas plutôt, qu'il se repentit d'avoir renoncé à sa patrie. Frédéric le dédommagea de ses pertes par des bienfaits, par la confiance la plus intime; mais né avec une triste inquiétude d'esprit, il eut plusieurs querelles qui empoisonnerent ses jours. Les plus célèbres sont sa dispute avec Koënic, professeur de philosophie à Franeker, & celle qu'il eut avec Voltaire, querelle qui fut une suite de la précédente. Le président de l'académie de Berlin avoit inséré dans un volume des Mémoires de cette compagnie pour l'année 1746, un *Ecrit sur les Loix du mouvement & du repos*, déduites d'un principe métaphysique : ce principe est celui de la moindre quantité d'action. Koënic ne se contenta pas de l'attaquer, mais il en attribua l'invention à Leibnitz, en citant un fragment d'une Lettre qu'il prétendoit que ce savant avoit écrite autrefois à Her-

mann, professeur à Bâle en Suisse. Maupertuis, piqué du soupçon de plagiat, engagea l'académie de Berlin à sommer Koënic de produire l'original de la lettre citée. Le professeur n'ayant pas pu satisfaire à cette demande, fut exclu de l'académie de Berlin dont il étoit membre (*voyez KOENIG*). Plusieurs écrits furent la suite de cette guerre : ce fut alors que Voltaire se mit sous les armes. Il avoit été d'abord lié très-étroitement avec Maupertuis, qu'il regardoit comme son maître dans les mathématiques; mais leurs talens étant différens, ils étoient mutuellement jaloux l'un de l'autre : le philosophe l'étoit du bel-esprit, & le bel-esprit du philosophe. Cette jalousie éclata à la cour du roi de Prusse, dont les faveurs ne pouvoient être partagées assez également pour écarter loin d'eux les petitesesses de l'envie. Voltaire, sensible à quelques procédés de Maupertuis, prit occasion de la querelle de Koënic pour soulager sa bile. En vain le roi de Prusse lui ordonna de rester neutre dans ce procès : il débuta par une *Réponse fort amère d'un académicien de Berlin à un académicien de Paris*, au sujet du démêlé du président de l'académie de Berlin & du professeur de Franeker. Cette première satyre fut suivie de la *Diatribes du docteur Akakia*: critique sanglante de la personne & des ouvrages de son ennemi. Il y regne une finesse d'ironie & une gaieté tout-à-fait rares. L'auteur se moque de toutes les idées que son adversaire avoit consignées dans ses *Ouvres* & sur-

tout dans ses *Lettres*. Il se divertit principalement du projet d'établir une ville latine; de celui de ne point payer les médecins lorsqu'ils ne guérissent pas les malades; de la démonstration de l'existence de Dieu par une formule d'algebre; du conseil de disséquer des cerveaux de géans, afin de sonder la nature de l'ame; de celui de faire un trou qui allât jusqu'au centre de la terre, &c. (*voyez* LEIBNITZ, TICHON, WOLFF Christian). Les traits lancés sur l'auteur du *Voyage* au pôle, étonnerent ses partisans, & firent rire les vrais philosophes, instruits & pleinement convaincus de la charlatanerie de tous les savans à systèmes & à prétentions. On opposa aux satyres de Voltaire, les éloges dont il avoit comblé son ennemi; mais ils prouvent mieux la foiblesse & les petites vues du poëte, que la sagesse de son adversaire. En 1738, Maupertuis étoit un génie sublime; un grand mathématicien; un Archimede, un Christophe Colomb pour les découvertes, un Michel-Ange, un Albane pour le style. En 1752 ce n'étoit plus qu'un esprit bizarre, un raisonneur extravagant, un philosophe insensé. Si Voltaire se satisfit en suivant sa vengeance, il s'attira une disgrâce éclatante. Les désagrémens qu'il essuya l'ayant obligé de se retirer de la cour de Prusse au commencement de 1753, il se consola dans son malheur par de nouvelles Satyres. Il peignit Maupertuis comme un vieux capitaine de cavalerie travesti en philosophe; l'air distrait & précipité, l'œil rond & petit, la perruque de

même, le nez écrasé, la physionomie mauvaise, le visage plat, & l'esprit plein de lui-même. Celui-ci lui envoya un cartel, auquel il ne répondit que par cette plaisanterie qui exprimoit d'une maniere piquante le caractère & le savoir de son antagoniste: » Dès que j'aurai un peu de » force, je ferai charger mes » pistolets *cum pulvere pyrio*; » & en multipliant la masse par » le quarré de la vitesse, jus- » qu'à ce que l'action & nous » soyons réduits à zéro, je vous » mettrai du plomb dans la » cervelle; elle paroît en avoir » besoin ». Cette farce finit d'une maniere triste. Le roi de Prusse fit arrêter Voltaire à Francfort, avec sa niece qui étoit venue l'y joindre; & on assure que le poëte n'en fut pas quitte à ce prix. Cependant des maux de poitrine, des crachemens de sang obligerent le président de l'académie de Berlin de revenir de nouveau en France. Il y passa depuis 1756 jusqu'au mois de mai 1758, qu'il se rendit à Bâle auprès de Mrs. Bernoulli, où il mourut très-chrétiennement entre les bras de deux Religieux, le 27 juillet 1759, à 62 ans. Voltaire ne cessant de l'outrager après sa mort, le roi de Prusse défendit sa mémoire en adressant au poëte les vers suivans :

Laissez en paix la froide cendre
Et les mânes de Maupertuis;
La vérité va le défendre,
Elle s'arme déjà pour lui.
Son ame étoit noble & fidelle;
Qu'elle vous serve de modele.
Maupertuis fut vous pardonner
Ce noir écrit, ce vil libelle
Que votre fureur criminelle
Prit soin chez moi de griffonner.

Voyez quelle est votre manie,
 Quoi! ce beau, quoi! ce grand génie,
 Que j'admirois avec transport,
 Se fouille par la calomnie,
 Même il s'acharne sur un mort!
 Ainsi jetant des cris de joie,
 Planant en l'air, de vils corbeaux
 S'assembloient autour des tombeaux,
 Et des cadavres font leur proie.

Non, dans ces coupables excès,
 Je ne reconnois plus les traits
 De l'auteur de la Henriade :
 Ces vertus dont il fait parade,
 Toutes je les lui supposais.

Hélas! si votre ame est sensible,
 Rougissez-en pour votre honneur,
 Et gémissiez de la noirceur
 De votre cœur incorrigible.

Maupertuis étoit d'une vivacité extrême, qui éclatoit dans sa tête & dans ses yeux continuellement agités. Cet air de vivacité, joint à la maniere dont il s'habilloit & dont il se présentoit, le rendoit assez singulier. Un amour-propre trop sensible, je ne fais quoi d'ardent, de sombre, d'impérieux, de tranchant dans le caractère, une envie extrême de parvenir & de faire sa cour, firent tort à son bonheur & à sa philosophie. Il fut quelquefois dans son style le singe de Fontenelle; mais il ne put jamais atteindre la molle indifférence, l'égoïsme tranquille & raisonné du convive de madame Tencin. Ses ouvrages ont été recueillis à Lyon en 1756, en 4 vol. in-8°. Comme écrivain, il avoit du génie, de l'esprit, du feu, de l'imagination; mais on lui reproche des tours recherchés, une concision affectée, un ton sec & brusque, un style plus roide que ferme, des paradoxes, des idées fausses, &c.

Ses principaux ouvrages sont :
 I. *La Figure de la Terre, déterminée.* II. *La Mesure d'un degré du Méridien.* III. *Discours sur la figure des Astres.* IV. *Elémens de Géographie.* V. *Astronomie Nautique.* VI. *Elémens d'Astronomie.* VII. *Dissertation physique à l'occasion d'un Negre blanc.* VIII. *Vénus physique*; ouvrage que les libertins ont plus lu que les physiciens, & qu'un d'eux a reproduit en françois, sous un titre & une forme différente, en y cousant quelques morceaux de l'*Amour conjugal* de Venette. L'auteur cependant y a mis toute la décence que la matiere comportoit; il trace même quelquefois des images vastes & sublimes, lorsqu'il généralise ses idées, & voit la nature en grand. IX. *Essai de Cosmographie.* X. *Réflexions sur l'origine des Langues.* XI. *Essai de Philosophie morale*, où il y a d'excellentes choses, mais qui est de la plus verbiageuse prolixité. XII. *Plusieurs Lettres.* XIII. *Eloge de M. de Montesquieu.* Quoique dans ce qu'il a écrit sur divers points de la Physique du Monde, il y ait des imaginations qui favorisent ouvertement le Matérialisme, on auroit cependant tort de le ranger parmi les ennemis du Christianisme. Il paroît qu'il ne s'est abandonné à ces rêves, que dans des momens où la manie des systèmes l'avoit saisi; car dans d'autres momens il rendoit un hommage sincere à la Religion :
 » Nous sommes, dit-il (*tom.*
 » 2 de ses *Œuvres*, p. 174),
 » si remplis de respect pour la
 » Religion, que nous n'hési-
 » terions jamais de lui sacri-

» fier notre hypothese, &
 » mille hypotheses semblables,
 » si on nous faisoit voir qu'elles
 » continssent rien qui fût op-
 » posé aux vérités de la foi,
 » ou si cette autorité à laquelle
 » tout Chrétien doit être sou-
 » mis, les désapprouvoit ».
 Dans son *Essai de Philosophie morale*, il réfute victorieuse-
 ment ceux qui ont osé com-
 parer la morale de Zenon,
 d'Epictete & d'autres froids
 raisonneurs, à la divine morale
 de l'Évangile.

MAUPERTUY, (Jean-Baptiste Drouet de) né à Paris en 1650, d'une famille noble originaire du Berri, fit ses études au college de Louis le Grand. Son esprit & son goût pour l'éloquence & pour la poésie, lui firent des admirateurs de ses maîtres. Il parut ensuite dans le barreau, & s'en dégoûta. Les fleurs d'une littérature légère & frivole, lui avoient fait perdre le goût des fruits de la jurisprudence. Un de ses oncles, fermier-général, crut le guérir de son penchant pour le théâtre & pour les romans, en lui procurant un emploi considérable dans une des provinces du royaume. Maupertuy, qui n'avoit alors que 22 ans, se reposa sur des commis fideles & laborieux; & bien loin d'amasser du bien, il dissipa son patrimoine. De retour à Paris, à l'âge d'environ 40 ans, il renonça subitement au monde. Après une retraite de 2 ans, il prit l'habit ecclésiastique en 1692, passa 5 ans dans un séminaire, se retira ensuite dans l'abbaye de Sept-Fonts, & 5 ans après dans une solitude du Berri. Son mérite lui pro-

cura un canonicat à Bourges en 1702. De Bourges il passa à Vienne, d'où il revint à Paris, après avoir reçu les ordres sacrés. Il se retira quelque tems après à St.-Germain-en-Laye, où il mourut en 1730, âgé de 80 ans. On a de lui un très-grand nombre de Traductions françoises. Les principales sont celles: I. Du 1er. livre des *Institutions* de Lactance, in-12. II. Du *Traité de la Providence* & du *Timothée* de Salvien, chacun un vol. in-12. III. Des *Attes des Martyrs* recueillis par dom Ruinart. IV. De l'*Histoire des Goths*, de Jornandès, in-12. V. De la *Vie du Frere Arsene de Janson, Religieux de la Trappe*, connu sous le nom du Comte de Rosenberg, in-12. VI. De la *Pratique des Exercices spirituels de S. Ignace*, in-12. VII. Du *Traité latin de Lessius, sur le choix d'une Religion*, in-12. VIII. De l'*Euphormion* de Barclai, 1711, 3 vol. ou 1713, un vol. in-12. On a encore de lui plusieurs livres de piété. I. *Les Sentimens d'un Chrétien touché d'un véritable amour de Dieu*. II. *L'Histoire de la Réforme de l'Abbaye de Sept-Fonts*, in-12. Cette Histoire fut mal reçue & accusée d'infidélité. III. *L'Histoire de la Ste. Eglise de Vienne*, in-4°. IV. *Prieres pour le tems de l'affliction & des calamités publiques*, in-12. V. *De la Vénération rendue aux Reliques des Saints*, in-12. VI. *Le Commerce dangereux entre les deux Sexes*, in-12. VII. *La Femme foible, ou les Dangers d'un commerce fréquent & assidu avec les Hommes*, in-12, &c. Le style de ces différens ouvrages est ferme & énergique;

mais il manque quelquefois de pureté & de précision.

MAUR, (S.) célèbre disciple de S. Benoît, abbé de Glanfeuil, en Anjou, aujourd'hui St-Maur-sur-Loire; mort en 584. Quelques critiques modernes ont prétendu que S. Maur, abbé en Anjou, étoit différent de S. Maur, disciple de S. Benoît; mais dom Ruinat les a réfutés dans son Appendice des Annales des Bénédictins, t. 1, p. 630. Il y a une congrégation de Bénédictins qui porte le nom de *S. Maur*. C'est une réforme approuvée par le pape Grégoire XV, en 1621 (voyez COUR). Cette congrégation s'est distinguée par les vertus & le savoir de ses membres; mais elle n'a pas eu le don de persévérance. Voici ce que nous écrivions en 1783. « Elle se soutient encore avec assez de gloire. Il y a peut-être moins d'érudition, moins d'activité & de zèle qu'autrefois; mais il faut s'en prendre au siècle qui, entièrement livré à la frivolité, ne fait aucun accueil aux recherches savantes: ou bien le malheur des tems influeroit-il sur cette espèce de relâchement? Le bruit des ruines réprimerait-il l'effort du génie qui nourrit & qui provoque le travail? regarderoit-on comme un décret de silence, l'incertitude que la Providence semble avoir répandue sur la durée de ces solitudes illustrées par de si longues & si utiles études? » En 1789, lorsque ces Religieux voulurent se charger de l'instruction publique, en secondant l'esprit & les œuvres de la ré-

volution, nous fûmes obligés de changer ce jugement contre celui-ci: « Malheur à la jeunesse dont l'éducation tomberoit en partage à des Religieux, que l'esprit du monde, l'esprit d'apostasie, de corruption & d'erreur, engage à quitter ces retraites saintes, où des vœux inviolables les avoient enfermés; à faire des offrandes consacrées au Seigneur, la proie de la politique mondaine & des violences de l'anarchie ». Les années suivantes présentèrent une dissolution plus complète encore, & en faisant éclater la constance religieuse de quelques individus vertueux, offrirent une multitude d'apostats. Tous ceux qui s'étoient voilés du jansénisme, particulièrement les *Blancs-Manteaux*, se jetterent ouvertement dans tous les délires du philosophisme.

MAUR, (Raban) voyez RABAN-MAUR.

MAURAN, (Pierre) homme riche, fut regardé dans le 13^e siècle comme le chef des Albigeois en Languedoc. Il se disoit S. Jean l'Évangéliste, & attaquoit la divinité de J. C., tantôt à découvert, & tantôt avec des mots équivoques. Raymond V, comte de Toulouse, l'obligea de comparoître devant le légat du pape. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il déclara que *le pain consacré par le prêtre n'étoit pas le corps de J. C.* Les évêques affligés du blasphème qu'ils venoient d'entendre & du malheur de celui qui l'avoit prononcé, déclarerent Mauran *hérétique*, & le laisserent entre les mains du comte de Tou-

louse. Mauran qui avoit trop d'esprit pour ignorer le foible de sa secte, eut trop de raison pour sacrifier sa vie au faux honneur qu'on trouve quelquefois à ne point se démentir. La grace agit en même tems sur son cœur, & il prit le parti de réparer le scandale qu'il avoit donné. Il alla, pieds nus & les épaules découvertes, se présenter à la porte de l'église: L'évêque de Toulouse & l'abbé de S. Sernin l'y reçurent, & le frapperent de verges pendant qu'il avançoit vers l'autel, où le légat l'attendoit. Mauran y fit abjuration de ses erreurs. Il promit de partir dans 40 jours pour la Palestine, & d'y servir trois ans les pauvres. Il vit raser sans regret celui de ses châteaux où les hérétiques tenoient auparavant leurs assemblées, & distribuer une partie de ses biens aux malheureux qu'il avoit opprimés par sa puissance ou ruiné par ses usures. Une conversion d'un si grand éclat eut un grand effet: l'hérésie soutenue par le crédit de Mauran tomba en grande partie.

MAURE, voy. STE-MAURE.

MAUREPAS, voyez PONT-CHARTRAIN.

MAURICE, (S.) chef de la légion Thébéenne, étoit chrétien avec tous les officiers & les soldats de cette légion, composée de 6600 hommes. Les Bagaudes ayant excité des troubles dans les Gaules, Dioclétien y envoya cette légion, appelée sans doute *Thébéenne*, parce qu'elle avoit été levée dans la Thébàide en Egypte. Maurice ayant passé les Alpes, à la tête des troupes qu'il commandoit, l'empereur Maximien

ordonna que toute l'armée feroit un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès des armes de l'empire. Cette proposition fit horreur à Maurice & à sa troupe; il s'éloigna avec sa légion de l'armée, pour aller camper près d'Againe, à trois lieues d'Octodurum. L'empereur, irrité de leur résistance, ordonna que la légion fût décimée. Ceux qui restoient protestant toujours qu'ils mourroient plutôt que de rien faire contre leur foi, l'empereur en fit encore mourir la dixième partie. Enfin, Maximien voyant persévérer dans la Religion de J. C., ordonna qu'on les fit tous massacrer. Ses troupes les environnerent & les taillèrent en pièces. Cependant si on en croit la Tradition des églises de Treves & de Cologne, quelques cohortes de la légion s'échappèrent, sans doute dans le tems qu'elle campoit à Octodurum, & furent mises à mort en divers endroits des Gaules. Maurice, chef de cette légion de héros chrétiens, Exupere & Candide, officiers de la même troupe, se signalèrent par leur constance & la vivacité de leur foi. Ce furent eux qui engagèrent les soldats à ce généreux refus. Ce massacre fut exécuté vers l'an 286. S. Maurice est le patron d'un ordre célèbre dans les états du roi de Sardaigne, créé par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, pour récompenser le mérite militaire, & approuvé par Grégoire XIII en 1572. Malgré les preuves qui déposent en faveur de l'histoire de ces saints martyrs, plusieurs Protestans, entr'autres Dubor-

dier, Hottinger, Moyle, Burnet & Mosheim l'ont attaquée. Georges Hickes, savant Anglois, l'a défendue avec force, & a mis au néant les sophismes que Burnet avoit accumulés dans sa Préface sur *Lactance*. M. Félix de Balthazar en publia également la *Défense*, Lucerne, 1760, in-8°, contre une mauvaise critique qu'en avoit faite M. Sprang, dans sa *Basse Chrétienne*. Dom Joseph de Lisle, Bénédictin de la congrégation de S. Vannes, a porté la vérité de cette histoire jusqu'à l'évidence, dans son ouvrage intitulé : *Défense de la vérité du martyre de la Légion Thébéenne*, 1737, in-8°. Voyez aussi *Historia di S. Mauritio*, par le Pere Rossignoli, Jésuite; les *Acta Sanctorum* du mois de septembre; les *Eclaircissements sur le martyre de la Légion Thébéenne*, &c., par le P. de Rivaz, Paris, 1779, in-8°. Les Actes du martyre de cette légion, écrits par S. Eucher, évêque de Lyon, ont été donnés, mais fort défectueux, par Surius. Le P. Chifflet, Jésuite, en ayant découvert une copie plus exacte, la fit imprimer. Dom Ruinart soutient que c'est là le véritable ouvrage du saint évêque de Lyon. — Il ne faut pas confondre S. Maurice, chef de la légion Thébéenne, avec un autre Saint du même nom, martyrisé à Apamée, dans la Syrie, dont parle Théodore. Si Mosheim les avoit distingués, il se seroit épargné bien des objections qui tombent à faux dans son *Commentarius de rebus Ecclesie ante Constantinum*, Helmstadt, 1753, pag. 588. Voltaire a pris une voie

toute différente & bien digne de lui pour nier le massacre de cette légion. « Nous avons, » dit-il, les noms des trente- » deux légions, qui faisoient » les principales forces de l'empire Romain, & assurément » la légion Thébéenne ne s'y » trouve pas ». Si cet écrivain superficiel & si peu jaloux de sa réputation, avoit consulté la liste des légions, il auroit trouvé le nom de celle-ci en dix endroits; il y auroit lu, sect. VII, que sous Dioclétien la 3e. légion étoit la Thébéenne: *Tertia Diocletiana, Thebæorum*; cette même légion se trouve encore dans la sect. XX; elle étoit la seconde sous Flavia Constantia: *Secunda Flavia Constantia, Thebæorum*; elle conservoit le même rang sous Valens: *Secunda Valentis, Thebæorum*, section VI; elle étoit la première sous ce même Maximien qui la fit massacrer: *Prima Maximiana, Thebæorum*, sect. VII. Voyez la Notice des Dignités de l'Empire Romain par le P. Labbe.

MAURICE, (*Mauritius Tiberius*) né à Arabisse en Capadoce l'an 539, étoit d'une famille distinguée, originaire de Rome. Après avoir occupé quelques places à la cour de Tibere Constantin, il obtint le commandement des armées contre les Perses. Il donna tant de marques de bravoure, que l'empereur lui donna sa fille Constantine en mariage, & le fit couronner empereur en 582. Les Perses ne cessoient de faire des incursions sur les terres des Romains. Maurice envoya contre eux Philippicus son beau-frere, qui eut d'abord

des succès brillans , mais qui ne se soutint pas toujours avec le même avantage. Comme les gens de guerre étoient extrêmement nécessaires dans ce tems malheureux, l'empereur ordonna en 592, qu'aucun soldat ne se fit moine, qu'après avoir accompli le tems de la milice; mais sur les remontrances de S. Grégoire, il révoqua cet édit. Maurice donna un nouveau lustre à son regne, en rétablissant sur son trône Chosroès II, roi de Perse, qui en avoit été chassé par ses sujets. L'empire étoit alors en proie aux ravages des Abares. Maurice leur accorda un tribut d'environ 100,000 écus, pour obtenir la paix; mais ces barbares recommencerent la guerre à diverses reprises. Les Romains en firent périr plus de 50,000 dans différens combats, & firent près de 17,000 prisonniers. On leur rendit la liberté, après avoir fait promettre à Chagar, roi des Abares, qu'il renverroit tous les Romains qu'il retenoit dans les liens. Le prince Abare, infidèle à sa promesse, demanda une rançon de 10,000 écus. Maurice refusa la somme. Alors ce barbare furieux fit passer les captifs au fil de l'épée. Théophylacte, auteur contemporain, qui a écrit l'Histoire du regne de Maurice, ne dit rien de l'offre du prince des Abares pour le rachat des prisonniers, ni du refus de Maurice, ni de leur massacre: & il est difficile de croire que cet empereur ait refusé, pour la délivrance de 12,000 soldats, une somme aussi modique, dans

le tems qu'il accordoit à ce même peuple un tribut considérable pour obtenir la paix. Quoi qu'il en soit, Phocas, qui de simple centurion étoit parvenu aux premières dignités militaires, se fit proclamer empereur. Il poursuivit Maurice jusqu'auprès de Chalcédoine, le fit prisonnier, & le condamna à perdre la tête. On égorgea les cinq fils de ce prince infortuné aux yeux de leur père. Maurice, s'humiliant sous la main de Dieu, ne laissa échapper que ces paroles: *Vous êtes juste, Seigneur, & vos jugemens sont équitables.* Sa mort suivit celle de ses fils, l'an 602. Plusieurs écrivains ont jugé ce prince par ses malheurs au lieu de le juger par ses actions: ils l'ont cru coupable, & l'ont condamné. Il est vrai qu'il souffrit que l'Italie fût vexée; mais il fut le pere des autres parties de son empire. Il rétablit la discipline militaire, abattit la fierté des ennemis de l'état, soutint la foi chancelante par ses loix, & la piété par son exemple. Il aimait les sciences, & protégea les savans.

MAURICE, arriere-petit-fils de Frédéric II électeur de Saxe, né en 1521, se signala dès sa jeunesse par son courage, & eut toujours les armes à la main tant qu'il vécut. Il servit l'empereur Charles-Quint en 1544 contre la France, & en 1546 contre la ligue de Smalkalde, à laquelle, quoique protestant & zélé protecteur de Luther, il ne voulut jamais s'unir avec les rebelles. L'empereur, pour le récompenser de ses services, l'investit l'an 1548 de l'électorat de Saxe, dont il

avoit dépouillé Jean-Frédéric son cousin. Maurice se ligu depuis avec quelques princes de l'Empire pour la délivrance du landgrave de Hesse, que Charles V retenoit prisonnier; & enfin avec cet empereur contre le margrave de Brandebourg, qui ravageoit les provinces d'Allemagne. Il l'attaqua en 1553, gagna sur lui la bataille de Sivershausen, & mourut deux jours après, des blessures qu'il y reçut.

MAURICE, voy. MORICE.

MAURICE de Nassau, voyez NASSAU.

MAURICEAU, (François) chirurgien de Paris, s'appliqua pendant plusieurs années avec beaucoup de succès à la théorie & à la pratique de son art. Il se borna ensuite aux opérations qui regardent les accouchemens des femmes, & il fut à la tête de tous les opérateurs en ce genre. On a de lui plusieurs ouvrages, fruits de son expérience & de ses réflexions. I. *Traité des maladies des Femmes grosses & de celles qui sont accouchées*, 1694, in-4°, avec figures. Il y a plusieurs autres éditions de ce livre excellent, traduit en allemand, en anglois, en flamand, en italien & en latin. Cette dernière version est de l'auteur lui-même. II. *Observation sur la grossesse & l'accouchement des Femmes, & sur leurs maladies & celles des Enfans nouveaux-nés*, 1694. III. *Dernières observations sur les maladies des Femmes grosses & accouchées*, in-4°, 1708: ces deux derniers ouvrages forment le 2e. vol. de son *Traité*. L'auteur mourut en 1709, avec la réputation d'un homme d'une

très-grande probité & d'une prudence consommée. Quelques années avant sa mort il s'étoit retiré à la campagne, pour se préparer dans la retraite au dernier passage.

MAUROLICO, (François) né à Messine en 1494, abbé de Ste.-Marie-du-Port en Sicile, se rendit très-habile dans les belles-lettres & dans les sciences. Il enseigna les mathématiques à Messine avec réputation. Ce savant possédoit à un tel degré l'art si nécessaire & si rare de s'exprimer avec clarté, qu'il rendoit sensibles les questions les plus abstraites. Ses principaux ouvrages sont: I. *Une Edition des Sphériques de Théodose*, in-fol. II. *Emendatio & restitutio Conicorum Apollonii Pergæi*, in-fol. III. *Archimedis monumenta omnia*, in-fol. IV. *Euclidis Phenomena*, in-4°. V. *Martyrologium*, in-4°. VI. *Sicanicarum rerum compendium*, in-8°. VII. *Rime*, 1552, in-8°. VIII. *Opuscula Mathematica*, 1575, in-4°. IX. *Arithmeticonum libri duo*, in-8°. X. *Photismus de lumine & umbra*, in-4°. XI. *Problemata mechanica ad Magnetem & ad Pyxidem nauticam pertinentia*, in-4°. XII. *Cosmographia de forma, situ, numeroque Cælorum Elementariorum*, in-4°. Maurolico à une mémoire étendue joignoit un esprit pénétrant & aisé. C'étoit un génie propre à la méditation: il étoit toujours renfermé en lui-même, & ce n'étoit qu'avec peine qu'on lui arrachoit quelques paroles sur d'autres objets que celui de ses études favorites. Il fut enlevé aux lettres en 1575, à 81 ans.

MAURUS, (Firmus) voyez FIRMUS.

MAURUSHONORATUS, voyez SERVIUS.

MAURUS, (Hortensius) né à Vérone, s'attacha de bonne heure à la poésie latine, & plut à Ferdinand de Furstenberg, évêque de Paderborn, qui cultivoit lui-même les lettres avec goût, & conserva à Maurus son amitié jusqu'à sa mort. Ce poète se retira alors à Hanovre, où il jouit de la considération de tous les citoyens distingués, quoiqu'il fût bon catholique, & même engagé dans les ordres. Il mourut dans cette ville à l'âge de 92 ans, le 14 septembre 1724, & fut enterré dans l'église des Catholiques, où l'on voit son épitaphe. Le célèbre jurisconsulte Christian Boëhmer s'étoit engagé à donner une édition de ses poésies, que Maurus avoit à la fin de sa vie copiées de sa main; mais il fut prévenu par la mort. Quelques-unes ont paru dans la Collection des Poètes Allemands, par Roenickeus. L'abbé Weissebach les a recueillies, & publiées à Bâle, 1782, avec d'autres poésies, sous le titre de *Selecta veterum & recentiorum Poëmata, in gratiam litteratæ Juventutis*, in-12. Il les avoit déjà publiées séparément. Voici le jugement qu'il en porte : *Stylus Hortensii purus est, tener, splendidus, plenus acuminis, atque munditiarum.*

MAURUS, (Terentianus) florissoit sous Trajan, suivant les uns, & sous les derniers Antonins, suivant d'autres. Il étoit gouverneur de Sienne, aujourd'hui Asna, dans la haute Egypte. Nous avons de lui un petit Poème latin sur les *Regles de la Poésie & de la Versification*, écrit avec goût & avec

élégance. On le trouve dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire; & séparément sous le titre *De arte metrica*, 1531, in-4°.

MAUSCHBERGER, (Léopold) né à Kralup en Bohême l'an 1718, entra chez les Jésuites, & enseigna les sciences avec beaucoup de réputation. On estime son *Motus localis gravium solidorum*, Olmutz, 1751, in-8°. On a encore de lui des *Commentaires* sur divers livres de l'Écriture-Sainte; & un *Cours de Théologie*, & un *Traité sur les Loix*.

MAUSOLE, roi de la Carie. Après sa mort, Artemise sa femme lui fit faire un tombeau si superbe, qu'il passa pour l'une des sept merveilles du monde. C'est de là qu'on a appelé *Mausolées* les sépulcres magnifiques qu'on élève aux grands, ou même les représentations des tombeaux dans les pompes funebres.

MAUSSAC, (Philippe-Jacques) conseiller au parlement de Toulouse sa patrie, & président en la cour des Aides à Montpellier, mort en 1650, à 70 ans, passoit pour le premier homme de son tems dans l'intelligence du grec. On a de lui : I. Des *Notes* très-estimées sur *Harpocraton*. II. Des *Remarques* savantes sur le *Traité des Monts & des Fleuves*, attribué à Plutarque. III. Quelques *Opuscules*, qui décèlent, ainsi que ses autres ouvrages, un critique judicieux.

MAUTOUR, (Philibert-Bernard Moreau de) auditeur de la chambre des comptes de Paris, membre de l'académie des inscriptions, naquit à Beaune en 1654, & mourut

en 1737. Il est au rang des poètes médiocres, qui ont produit quelques vers heureux. Ses poésies sont répandues dans le *Mercur*, dans le *Journal de Verdun*, & dans d'autres recueils. On a encore de lui : I. Une Traduction du *Rationarium temporum* du P. Petau, en 4 vol. in-12. II. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'académie des belles-lettres*. Elles font honneur à son savoir & à sa sagacité.

MAXENCE, (*Marcus-Aurelius Valerius Maxentius*) fils de l'empereur Maximien-Hercule, & gendre de Galere-Maximien, profita de l'abdication de son pere pour avoir part au gouvernement. Il se fit déclarer Auguste en Italie le 28 octobre 306. Il engagea ensuite son pere à reprendre la pourpre, contraignit Sévere de se renfermer dans Ravenne, & le fit mourir quelque tems après, contre la parole qu'il lui avoit donnée. Galere-Maximien marcha contre lui, & fut obligé de prendre la fuite, ce qui rétablit la paix en Italie. On crut d'abord qu'elle alloit être rompue, par les démêlés qui s'éleverent entre le pere & le fils; mais Maximien-Hercule, convaincu d'avoir conspiré contre la vie de Constantin, s'étant étranglé l'an 310, on en fut quitte pour la peur. Après sa mort, Maxence s'empara de l'Afrique, & s'y fit détester par ses cruautés & par les persécutions qu'il suscita contre les Chrétiens. Ce fut alors que Constantin résolut de faire la guerre à Maxence, qui étoit revenu à Rome. Ce tyran sortit de cette capitale le 28

octobre 312, pour lui livrer bataille. Il la perdit, & tenta d'y rentrer; mais le pont sur lequel il passoit en donnant ses ordres, ayant croulé sous lui, il tomba dans le Tibre & s'y noya. Le lendemain, Constantin entra triomphant dans Rome, & publia un édit en faveur des Chrétiens. On sait que c'est en marchant contre Maxence, que Constantin fut encouragé par l'apparition de la Croix; événement que quelques critiques ont nié avec si peu de raison (voyez CONSTANTIN). Un poète latin a exprimé de la sorte cette vision célèbre, & la défaite de Maxence :

*Ecce corusco
Æthere, nixa super croceo glomera-
ramine nubis
Alta crucis species & inenarrabile
lumen
Maximus Ausonii ut Constantinus
in oris
Viderat, infandos fidei dñi foveo
in hostes
Irruit, & Tibris rubens prostra-
vit ad undas,
Arripensque fugam postis Maxen-
tius armi-
Perditus immani sedavit corpora
fludni.*

MAXENCE, (Jean) moine de Scythie au 6e. siecle, soutint à Constantinople, devant les légats du pape Hormisdas, la vérité de cette proposition : *Un de la Trinité a souffert dans sa chair*. Il eut, en Orient & en Occident, des partisans & des adversaires. Sa proposition fut approuvée dans la suite par le 5e. concile général & par le pape Martin (voyez JEAN II, pape). Il composa un ouvrage contre les Acéphales, que nous avons dans la *Bibliothèque des*